

AMÉRIQUE LATINE ENTRE LES SIÈCLES
DOMINATION, CRISES, LUTTE SOCIALE ET ALTERNATIVES POLITIQUES DE LA GAUCHE

PREMIERE PARTIE

Réforme ou révolution? Vieille polémique – nouvelles conditions

Le cycle de vie du capitalisme

Concentration de la propriété, de la production, de la population et du pouvoir politique

La polémique sur l'objectif stratégique de la gauche, à savoir soit la réforme progressiste du capitalisme soit la révolution socialiste, est déterminée, inévitablement, par l'évaluation que les partisans de l'une ou l'autre de ces positions se font du système social en place. Suivant la thèse qui prévaut aujourd'hui d'une société capitaliste éternelle, la dénommée Révolution techno-scientifique constitue une espèce de fontaine de jouvence, qui permettra au capitalisme de conjurer, ou de différer *ad infinitum*, l'éclatement de ses contradictions antagoniques.

Tout naît, se développe, vieillit et meurt. Cette loi de la nature régit également le cours de l'Histoire. Le cycle de la naissance à la mort se réalise pour toute infrastructure socio-économique: il s'est produit pour la communauté primitive, l'esclavagisme et le féodalisme¹, et il se reproduira, de manière inexorable, pour le capitalisme et pour toute autre forme d'économie et de société qui finira par lui succéder, aussi bien dans un futur prévisible que dans un avenir encore inimaginable. Bien sûr, il est impossible de prévoir précisément quand et comment le capitalisme mourra, mais il est évident qu'il se trouve à une étape de sénilité avancée, et si sa mort n'intervient pas comme résultat d'une transformation sociale révolutionnaire, son cycle de vie se conclura par l'extinction de l'humanité.

L'histoire du capitalisme est, avant tout, l'histoire de la concentration et du développement de la propriété et de la production. Le capitalisme naît au XVI^e siècle à partir d'un processus dénommé *accumulation primitive du capital*, qui dissocie les petits producteurs – les paysans dans l'agriculture et les artisans dans les métiers urbains - de leurs moyens de production, dont ils étaient propriétaires durant le féodalisme, et les convertit en ouvriers salariés². Après avoir connu son apogée entre le XI^e et le XIII^e siècle, le féodalisme entre en une décadence prolongée : le travail servile devient improductif ; la famine envahit les régions rurales d'Europe ; la croissance des villes érode la position privilégiée de la campagne ; la manufacture ruine les ateliers artisanaux; l'accumulation d'argent dans les mains de commerçants et de banquiers entre en contradiction avec le fractionnement féodal ; l'expansion du commerce impulse la création d'espaces politiques et économiques qui transcendent les *fiefs* et qui aboutiront aux nations bourgeoises. A tout ceci s'ajoute la conquête et la colonisation du Nouveau Monde ainsi que les progrès de la navigation qui, dans les début du XVI^e siècle, rendent possible l'arrivée massive d'or et d'argent en provenance des colonies.

1 La transition entre une infrastructure socio-économique et une autre n'est pas un processus uniforme, linéaire et simultané. Aujourd'hui encore, dans un grand nombre de pays du Sud, subsistent des résidus de divers modes de production pré-capitalistes. Cependant, leurs existences n'invalident pas la thèse selon laquelle la communauté primitive, la société esclavagiste et la société féodale ont disparu il y a des siècles comme résultat du déroulement de l'Histoire. Pour connaître les opinions de Marx et Engels sur le passage de la communauté primitive à la société esclavagiste, de l'esclavagisme à la féodale et de la féodale à la capitaliste, voir : Carlos Marx y Federico Engels. « Feuerbach. Oposición entre las concepciones materialista e idealista », en *O.E* (en tres tomos), t. 1, Editorial Progreso, Moscú, 1963, pp. 16-61 ; voir aussi Federico Engels. « El origen de la familia, la propiedad privada y el Estado », en *O.E* (en tres tomos), t. 3, Editora Política, La Habana 1963, pp. 42-120.

2 « Bien que les premières ébauches de la production capitaliste aient été faites de bonne heure dans quelques villes de la Méditerranée, l'ère capitaliste ne date que du XVI^e siècle. Partout où elle éclot, l'abolition du servage est depuis longtemps un fait accompli, et le régime des villes souveraines, cette gloire du moyen âge, est déjà en pleine décadence ». Voir : Karl MARX. « Le Capital - Livre premier, Le développement de la production capitaliste, VIII^e section : L'accumulation primitive, Chapitre XXVI : Le secret de l'accumulation primitive » in <http://www.marxists.org> , <http://www.marxists.org/francais/marx/works/1867/Capital-1/kmcapI-26.htm>

L'expropriation des producteurs individuels consommée, la concentration de la propriété et de la production se poursuit à travers l'absorption des capitaux les plus faibles par les plus forts³. La concentration de la propriété et de la production débute par la coopération simple, continue avec la manufacture et parvient à maturité avec la grande industrie⁴. A son tour, la grande industrie se développe jusqu'à la phase supérieure des monopoles qui établissent leur contrôle sur des branches entières de l'économie. Ce sont les deux grandes phases du développement de la production capitaliste : *le capitalisme de libre compétition, libre concurrence* ou *prémonopoliste* et le *capitalisme monopoliste* ou *impérialisme*.

L'impérialisme est passé par trois stades. Le premier, qui va des dernières décennies du XIXe siècle au début du XXe, est une période durant laquelle les monopoles refusent la libre concurrence pour un nombre croissant de branches de l'économie nationale, mais ils ne se sont pas encore confondus avec l'État. A ce stade l'impérialisme est un *capitalisme monopoliste* « sans nom ».

Le second, conceptualisé par Lénine à partir de la destruction occasionnée en Europe par la Première Guerre Mondiale (1914-1918), agit comme le catalyseur de l'interconnexion du pouvoir économique des monopoles et du pouvoir politique de l'État, à partir de là le *capitalisme monopoliste* se convertit en *capitalisme monopoliste d'État*⁵. Dès lors, l'État cesse de répondre aux intérêts de la classe bourgeoise dans sa totalité pour ne plus répondre qu'à ceux de l'élite monopoliste. Celle-ci manipule alors le pouvoir économique et le pouvoir politique d'État pour échapper aux effets des crises et des guerres, et pour imposer des conditions favorables à la valorisation du capital monopoliste, lequel se renforce durant la Grande Dépression (1929-1933) et la Deuxième Guerre Mondiale (1939-1945).

Le troisième stade résulte du passage de la concentration *nationale* à la concentration *transnationale* de la propriété, de la production et du pouvoir politique. Après un processus de maturation initié à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, son déploiement est remarquable à partir de la décennie 1970. Il est alors possible de conceptualiser la *métamorphose* du *capitalisme monopoliste d'État* en *capitalisme monopoliste transnational*⁶.

La naissance du capitalisme transnational répond aux nécessités expansives des monopoles : au cours de l'après-guerre, la reconstruction de l'Europe Occidentale et la course à l'armement entraînent un accroissement sans précédents des forces productives qui amène les monopoles à

3 « Dès que ce procès de transformation a décomposé suffisamment et de fond en comble la vieille société, que les producteurs sont changés en prolétaires, et leurs conditions de travail, en capital, qu'enfin le régime capitaliste se soutient par la seule force économique des choses, alors la socialisation ultérieure du travail, ainsi que la métamorphose progressive du sol et des autres moyens de production en instruments socialement exploités, communs, en un mot, l'élimination ultérieure des propriétés privées, va revêtir une nouvelle forme. Ce qui est maintenant à exproprier, ce n'est plus le travailleur indépendant, mais le capitaliste, le chef d'une armée ou d'une escouade de salariés. Cette expropriation s'accomplit par le jeu des lois immanentes de la production capitaliste, lesquelles aboutissent à la concentration des capitaux. Corrélativement à cette centralisation, à l'expropriation du grand nombre des capitalistes par le petit ». Voir : Karl MARX. « Le Capital - Livre premier, Le développement de la production capitaliste, VIII^e section : L'accumulation primitive, Chapitre XXXII : Tendances historiques de l'accumulation capitaliste » in <http://www.marxists.org> , <http://www.marxists.org/francais/marx/works/1867/Capital-I/kmcapI-32.htm>

4 Cf. Federico Engels. « Del socialismo utópico al socialismo científico », en *O.E.* (en tres tomos), t.2, Editora Política, La Habana, 1963, p. 312.

5 « Ainsi, les étapes principales de l'histoire des monopoles peuvent se résumer comme suit : 1) Années 1860-1880 : point culminant du développement de la libre concurrence. Les monopoles ne sont que des embryons à peine perceptibles. 2) Après la crise de 1873, période de large développement des cartels; cependant ils ne sont encore que l'exception. Ils manquent encore de stabilité. Ils ont encore un caractère passager. 3) Essor de la fin du XIXe siècle et crise de 1900-1903 : les cartels deviennent une des bases de la vie économique tout entière. Le capitalisme s'est transformé en impérialisme. » Vladimir Ilyich Lenin, « L' Impérialisme, stade suprême du capitalisme », Chap. 1 : La concentration de la production et les monopoles» in <http://www.lescommunistes.org> , <http://www.lescommunistes.org/lenine/oeuvres/imperialisme.pdf>

6 Rafael Cervantes Martínez y otros. *Transnacionalización y desnacionalización : ensayos sobre el capitalismo contemporáneo*, Editorial Félix Varela, La Habana, 2002, p. 134.

s'étendre. Une telle expansion conduit à l'interpénétration des capitaux des grandes puissances impérialistes et à la fusion des *cycles nationaux* en un seul *cycle transnational* de circulation du capital. Un facteur décisif dans ce processus est l'obligation qu'ont les États-Unis, l'Europe occidentale et le Japon de mettre au second plan les contradictions inter-impérialistes pour forger une alliance stratégique en réponse à l'apparition du camp socialiste (bipolarité).

La transnationalisation impose une transformation de l'État capitaliste en général, et de l'État impérialiste nord-américain en particulier, une métamorphose non seulement *fonctionnelle*, mais aussi *structurelle*. En vertu du caractère expansif du capital, de la fatalité qui le contraint à un *accroissement permanent* et de la soif de *conquête de nouveaux territoires* pour sa valorisation ; en résumé, en vertu de la nécessité de se constituer en une *totalité organique universelle*, plus de cinq siècles après avoir commencé son incubation dans les entrailles du féodalisme, le capitalisme forme un *espace transnational de circulation du capital* qui nécessite un *pouvoir politique transnational*, pour imposer des conditions uniformes de reproduction du capital aux quatre coins du globe. À l'aide de grandes doses de protectionnisme, - et toujours avec un solde favorable à l'impérialisme nord-américain - , les grandes puissances établissent entre elles des régulations plus flexibles pour les flux de capitaux, de marchandises, de services et de migrants, tandis qu'elles imposent aux pays du Sud une ouverture unilatérale aux flux de capitaux, de marchandises et de services, ainsi que l'imperméabilisation de leurs frontières comme premier mur de contention de l'émigration vers le Nord.

Le concept de capitalisme monopoliste transnational ne présuppose pas que le monopole ait rompu sa fusion virtuelle avec l'État impérialiste, ni – comme l'affirme de nombreux auteurs – que le premier se « globalise » tandis que le second reste « ancré » à l'intérieur des frontières nationales : il s'agit d'un processus où chacun, à l'unisson, projette ses pouvoirs respectifs, politiques et économiques, à l'échelle transnationale.

Sous l'hégémonie de l'impérialisme nord-américain, qui regroupe et subordonne le reste des centres de pouvoir impérialiste, l'État et le monopole, conjointement, conduisent le processus de concentration transnationale de la propriété, de la production et du pouvoir politique. Ce processus a comme contrepartie la dénationalisation des États impérialistes les plus faibles et, de manière encore plus aiguë, des États sous-développés et dépendants. Il s'agit de la dévalorisation de ces États et de leurs institutions, de l'atrophie de leurs fonctions nationales et de l'acquisition de fonctions transnationales subordonnées. À l'intérieur de ce processus, les puissances impérialistes s'attribuent la faculté d'adopter des décisions d'où jaillissent des effets sur, mais encore dans, le reste des nations, tandis que ces dernières se voient empêchées d'adopter leurs propres décisions. Cette domination transnationale se consolide par l'attribution de nouvelles fonctions aux institutions du système international, parmi lesquelles le Conseil de Sécurité de l'ONU, le Fond Monétaire International (FMI), la Banque Mondiale (BM) et l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN)⁷.

Par essence, la concentration transnationale du pouvoir politique répond à la nécessité pour l'impérialisme de compter avec un *État mondial* qui régit les destins de l'humanité. Comme exemple de cette tendance s'illustre l'Union Européenne, un authentique *protoÉtat régional* en phase avancée de construction. Cependant, la formation d'un État mondial est impossible, aussi bien par l'existence de contradictions inter-impérialistes insurmontables, que par un ensemble de contre-tendances qui s'y opposent, parmi lesquelles s'illustre l'accroissement de la résistance populaire, représentée à l'heure actuelle, de façon symbolique, par le dénommé *mouvement antimondialisation*.

Le vieillissement du capitalisme

7 Ibid., 214-242

La « loi de la jungle » pousse les capitaux les plus forts à poursuivre la concentration, qui à l'heure actuelle régit l'action prédatrice universelle des monopoles transnationaux, et provoque l'intensification de l'une des contradictions antagoniques qui accélèrent la sénilité du capitalisme – et qui conduiront un jour ou l'autre à la mort : la contradiction entre le *caractère social de la production* – à laquelle participe une quantité incalculable d'êtres humains – et la *forme capitaliste d'appropriation de la richesse*.

L'une des manifestations de la contradiction entre le caractère social de la production et la forme capitaliste d'appropriation de la richesse est la contradiction entre *production* et *consommation*. Cette contradiction apparaît parce que le mobile de la production capitaliste n'est pas la satisfaction des besoins matériels et spirituels de l'être humain, mais l'enrichissement d'une minorité entretenu par l'exploitation de la majorité. Par conséquent les biens et services produits ne sont pas distribués entre ceux qui en ont besoin, mais seulement à cette partie de l'humanité qui dispose d'argent pour se les acheter. En sens inverse de cette restriction de la solvabilité, c'est à dire, du pouvoir d'achat de la société, la lutte de tous contre tous où chaque capitaliste dévore les autres pour éviter d'être dévoré, impose une compétition croissante qui, même si elle est régulée par les alliances monopolistes, sursature les marchés.

Parallèlement au développement atteint jusqu'à présent par la grande industrie, passé le premier quart du XIXe siècle, la capacité de produire plus de marchandise qu'il ne peut en être vendues commence à provoquer les crises de surproduction ou crises de sous-consommations. Nous les appelons « de surproduction » lorsque nous considérons que les biens et services surpassent la demande existante dans le marché, mais nous les considérons aussi « de sous-consommations » car il n'y a « d'excédents » que dans le sens où une partie de la société n'a pas d'argent pour les acheter, et non parce que les besoins humains qui pourraient être couverts par ceux-ci soient satisfaits. Les crises de surproduction de marchandises, en général, sont en même temps des *crises de surproduction de capitaux* qui ne trouvent pas où se valoriser mais aussi *crises de surproduction de population* par rapport à la demande de force de travail du capital.

Selon Engels, la première crise économique capitaliste se produit en 1825 et, depuis lors, elles se répètent, approximativement tous les dix ans, jusqu'à la fin du XIXe. Dans la première décennie du XXe siècle, s'ajoute aux crises économiques un autre mécanisme de destruction des forces productives excédentaires : les guerres mondiales.

Entre 1914 et 1945, nous observons trois destructions massives de forces productives, occasionnées, successivement, par la Première Guerre Mondiale, la crise de 1929-1933 et la Deuxième Guerre Mondiale. En plus du rôle joué par les deux guerres mondiales en faveur de la concentration et de la valorisation du capital, ces conflagrations agissent comme catalyseur d'un autre processus qui agit de manière déterminante sur l'Histoire : de la première naît l'Union Soviétique et, à partir de la seconde, le socialisme se convertit en un système composé de plusieurs pays.

Après la dévastation causé par la Première Guerre Mondiale suit une brève période de relative stabilisation économique entre 1924 et 1929, année où commence la Grande Dépression. Le danger que représente la plus grande crise économique de l'histoire du capitalisme pour l'existence même de ce système social, oblige, à contre cœur, les partis libéraux et travaillistes britanniques à accepter la doctrine de l'économiste et homme politique libéral anglais John Maynard Keynes (1883-1946) qui appelle à stimuler la valorisation du capital à travers la hausse de l'emploi et l'exécution de programmes étatiques de développement social, idées elles-même fondées sur la théorie de la sous-consommation de l'économiste et sociologue John Atkinson Hobson (1858-1940)⁸.

Keynes observe que le meilleur développement économique du capitalisme que la croissance économique la plus élevée du capitalisme a eut lieu à l'époque des grands travaux de la

8 Cf. les propos sur Hobson exprimés dans : Vladimir Ilich Lenin. « Reseña de *La evolución del capitalismo moderno* », en *O.C.*, t. 4, Editorial Progreso, Moscú, 1981, pp. 162-163

Révolution Industrielle, parmi lesquels l'expansion du chemin de fer à travers l'Europe et les principales colonies d'Asie ; mais à cette époque les travaux durables qui se construisent, et qui ne demandent pas de remplacements à court et moyens termes, entraînent, une fois terminés, la diminution de l'activité économique et de la demande de force de travail. En accord avec cette analyse, l'ère de l'automobile ouvre de nouvelles possibilités au développement capitaliste, en faisant apparaître dans le marché une nouvelle génération de produits, dont la consommation peut être massive et se renouveler périodiquement. Sur cette base, il est possible d'asseoir la stimulation de la production à travers la croissance de la demande. La Deuxième Guerre Mondiale se présente pour aider le keynésianisme. La Seconde Guerre Mondiale viendra en aide au keynésianisme.

La destruction des forces productives occasionnée par la Deuxième Guerre Mondiale ouvre deux décennies de croissance expansive de l'économie des puissances impérialistes, sans risque de voir éclater de grandes crises économiques de surproduction. L'après-guerre est la période du plus grand essor économique du capitalisme au XXe siècle, suscité par la course aux armements et la reconstruction de l'Europe Occidentale, en vertu desquelles la demande de biens, de services, de capitaux et de force de travail augmente sans cesse. Cependant, dès la fin des années 50 les crises économiques se produisent à nouveau, aggravées par la contradiction entre le développement, au cours de ces années, des forces productives dans le Nord et la croissance limitée des marchés du Sud.

Une fois sursaturés les marchés nord-américain, d'Europe occidentale et japonais, mis à part le cas des « tigres asiatiques », les tentatives pour exporter les excédents de capitaux et de marchandises en Asie, en Afrique et en Amérique Latine, échouent parce que ces régions sont incapables de les assimiler et, bien sûr, de les payer, et ceci se répercute sur la crise de la dette externe. Dans ces conditions, pour éviter l'éclatement de grandes crises de surproduction, l'économie capitaliste entre dans une semi-récession volontaire et permanente, tandis que le capital se reproduit à travers la *spéculation financière* à une magnitude sans précédent. Il s'agit d'un recours qui, bien que lui permettant de se reproduire sans déchaîner immédiatement une crise de surproduction de marchandises, débouche sur une autre manifestation essentielle de la crise : la crise financière.

La spéculation financière devient le mécanisme principal à travers lequel les monopoles les plus puissants amènent à la faillite ou absorbent leurs concurrents les plus faibles. Cet horizon de concurrents « plus faibles » ne se limitent pas seulement aux entreprises non monopolistes – petites, moyennes et grandes – mais il englobe également les grands monopoles transnationaux qui ne supportent plus l'intensité de la compétition. D'une manière générale, la dénommée *croissance économique* dont parle les sources officielles du monde contemporain consiste à dévorer d'autres capitalistes pour prendre leur place, et non à un investissement productif qui augmenterait l'horizon historique du capitalisme. Ce processus, caractérisé par la prédation économique, humaine et environnementale, révèle les niveaux d'autophagie, parasitisme et décomposition auxquels la société capitaliste est arrivée⁹.

L'augmentation en spirale de la spéculation financière, liée aux dettes publiques et privées et aux achats à crédit – qui surpassent de plus en plus les revenus que percevront les acheteurs durant des années voire des décennies – constituent des manifestations de l'intensification extrême de la contradiction entre *production* et *consommation*. La vie du capital dépend de sa reproduction prolongée, de son augmentation constante, de sa valorisation continue. Marx a découvert que, pour accomplir cette fonction vitale, le capital s'approprie d'une partie de la valeur du travail de chaque ouvrier (plus-value). Mais *en vertu de ses contradictions antagoniques, le capital aujourd'hui se voit obliger de s'approprier toute la valeur du travail à l'échelle mondiale, et celle-ci est par ailleurs insuffisante. Cette insatiabilité rompt toute proportion rationnelle entre la valeur d'un bien et la capacité solvable de la société. C'est pour ça que le capital doit recourir à la spéculation*

9 Rafael Cervantes Martínez y otros, opus cité, p. 185.

*financière*¹⁰. De là dérive le fait que la contradiction entre le caractère sociale de la production et le caractère privé de l'appropriation de richesse, menace déjà la survie même du capitalisme.

Personne ne doute que la société capitaliste possède des mécanismes pour prolonger son existence. Cependant, les dangers engendrés par tous et chacun de ces mécanismes croissent, tandis que leur effectivité palliative diminue. Une voie hypothétique pour différer l'éclatement des contradictions antagoniques du capitalisme, serait l'expansion du développement du Nord vers le Sud, chose impossible en vertu des lois régissant le mouvement du capital, parmi lesquelles la loi du développement économique et politique inégal.

10 Je dois cette idée à Rafael Cervantes, qui l'a généreusement partagé avec moi avant de la publier (note de l'auteur)